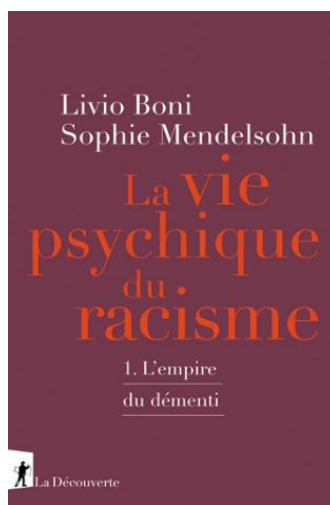


Aux racines de l'inconscient colonial



Séverine Kodjo-Grandvaux

LIVRE

Partis du constat de la quasi-absence de la question du racisme dans la psychanalyse française, alors que celle de l'antisémitisme y est omniprésente, les psychanalystes Sophie Mendelsohn et Livio Boni entreprennent, dans *La Vie psychique du racisme*, de « rendre compte des amorces, des percées, des ensevelissements et des résurgences de la question de la race dans la psychanalyse française », afin de dégager « de nouvelles pistes pour aborder la question raciale dans l'inconscient postcolonial ». Pour ce faire, ils s'appuient essentiellement sur l'œuvre d'Octave Mannoni (1899-1989), philosophe converti à la psychanalyse après avoir rencontré Lacan en 1945, et qui a enseigné pendant un quart de siècle dans les colonies, à la Martinique, à La Réunion et à Madagascar.

La question du racisme a surgi dans la pensée psychanalytique française au début des années 1950, depuis les marges coloniales, avec le « livre événement » de Frantz Fanon *Peau noire, masques blancs* (1952) et *Psychologie de la colonisation* (1950), d'Octave Mannoni. Ce dernier appréhende le racisme et son ancrage colonial, et « inverse la thèse d'une infériorité des peuples colonisés, attribuant l'entreprise coloniale au "complexe d'infériorité" de l'homme européen », lequel cherche, depuis la modernité, à « prouver son indépendance, son autonomie et son caractère de sujet libre de toute attache transcendante, au moyen d'une action de domination sur le monde, domination qui ne se résume pas au déploiement des moyens de la technoscience, mais inclut l'assujettissement des autres ».

« Le racisme de matrice coloniale se présente, dès lors, (...) comme une formation névrotique visant à affirmer l'exceptionnalité de l'homme blanc moderne », qui a besoin d'un autre – « primitif », « sauvage » – pour être reconnu comme tel. S'identifier à la « race » blanche permettrait de ne plus avoir à prouver sa supériorité.

Le texte de Mannoni a été vivement critiqué par les penseurs engagés dans les luttes pour l'indépendance, à l'instar de Frantz Fanon, d'Aimé Césaire ou d'Alioune Diop, qui lui ont reproché de faire peu de cas de l'économique et du politique pour expliquer les ressorts du colonialisme et, surtout, d'avancer l'idée d'un « complexe de dépendance » du colonisé, rendant celui-ci coresponsable de la colonisation, puisqu'il en a « besoin » pour conjurer une peur de l'abandon et trouver une sécurité affective.

« Blanchiment forcé »

Pointant les limites et les apports de la pensée de Mannoni, Livio Boni et Sophie Mendelsohn explorent sa réflexion sur le « démenti » (dénî de réalité) pour comprendre pourquoi il est si difficile de penser la question raciale aujourd'hui. Dans *Le Racisme revisité* (Denoël, 1997), Mannoni contestait l'« illusoire

neutralité » avancée par les universalistes, qui n'est qu'un « *privilège de l'homme blanc* » et un « *symptôme de son refus à comprendre certains aspects de la situation* ». Dans le démenti, on s'arrange pour ne pas avoir affaire à ce qui dérange et qui affecte une représentation idéale de soi. On nie l'évidence de ce qu'on ne veut pas voir, et l'on discrédite ceux qui tentent de le montrer. C'est le « je sais bien que... mais quand même... » : « *Je sais bien que les races n'existent pas, mais quand même...* »

Dès lors, comment faire face à ce processus par lequel l'on tente, collectivement, de se protéger d'une image de soi indésirable ? Affronter son passé colonial, dans le contexte français, revient, par exemple, à penser la part d'ombre des Lumières, engagées dans la traite négrière et l'esclavage. Mannoni se demande comment se décoloniser soi, quand on est issu du monde colonial, si l'on veut pouvoir bâtir une société réellement postcoloniale. Il invite, précisent Livio Boni et Sophie Mendelsohn, « *à recevoir la plainte [des ex-colonisés], à l'entendre, à se laisser déplacer par elle – déplacement dont témoignerait, par exemple, le fait que la bienveillance d'un Noir n'implique pas qu'on fasse de lui un sans-couleur, et qu'il soit donc envisageable que ce soit comme Noir qu'il cesse d'être maltraité, puisque c'est comme tel qu'il l'a été. L'aveuglement à la couleur n'est pas le contraire du regard racialisant, mais son envers, qui traduit plus une ignorance volontaire, voire un blanchiment forcé, qu'un dépassement du partage racial* ».

Se décoloniser soi, ce serait ainsi se confronter aux convictions universalistes, « *se dégager de cette fausse alternative : la race ne peut pas exister si l'on veut maintenir l'universel comme idéal ; elle ne peut pas ne pas exister si l'on veut entendre celles et ceux qui nous parlent* ». Et, en suivant les travaux de la psychanalyste béninoise Solange Faladé, c'est se « *désidentifier* » des siens, racistes, pour une « *réidentification* » plus large, une entrée en relation – ainsi que la conçoit l'écrivain antillais Édouard Glissant – qui n'efface pas la race, mais où la différence n'est plus l'ennemi de l'universel. Elle apparaît alors « *comme ce qui nous permet de nous comprendre comme particulier, et donc d'admettre, par implication, d'autres particularités non menaçantes pour l'ensemble comme tel* ». Seule condition possible, disent les auteurs, d'une « *coexistence active* ».

La Vie psychique du racisme. 1. L'empire du démenti

de Livio Boni et Sophie Mendelsohn La Découverte, 264 pages, 15 euros